

*Jacques IZOARD*



Photo : © J.-L3. Geoffroy

**Par Yves NAMUR**

1994



**« Mais qui est Izoard ? Un ébloui renverseur d'ordres. Un iconoclaste tranquille pour qui le monde se met en bouteille : il agite, il n'admet pas que les alcools restent indépendants, il réinvente comme d'autres respirent : inutile que ce soit avec des soupirs ou un asthme quelconque. Essentiel, plus encore que le parfum du liquide ou, après boisson, sa lie. Nulle éloquence car pour Izoard il n'est point d'éthique qui se doive reconnaître pour éthique. On est évident à la seule condition de ne pas viser à la trop visible évidence.**

[...]

**L'invite est claire : Venez habiter Izoard. Tout ce qui est redevient sans cesse. Tout ce qui pourrait être se confirme. Tout ce qui n'est pas va par gentil défi soudain prendre vie. Avec les métamorphoses nécessaires à la plus acceptable des sorcelleries.»**

**Alain BOSQUET,  
in Verticales 12 (n° 21-22), Juin 1974.**

**« Jacques Izoard. Féerie a-t-on dit (mais qu'ouvre encore ce passe-partout ?) Monde somnambule où le discours se perd d'instinct : poésie qui délire – de la raison, du sens, du fond ; un langage en état constant**

**d'onirisme, en totale liberté (totale gratuité ?). Il joue, oui, avec les mots, avec le monde qu'ils devraient représenter, – délivrés de toute autre mission que celle de nous restituer à l'intact, aux prémices des choses, des êtres, de la pensée.»**

**Christian HUBIN , in Sources, Mai 1990.**

## ***Biographie***

Le 29 mai 1936, naissance à Liège de Jacques Delmotte dans le quartier populaire de Sainte-Marguerite. Son père est instituteur et sa mère professeur de dessin.

1942 : Jacques fréquente l'école communale où son père enseigne. On le sait fasciné par Houdini, le théâtre de marionnettes et la prestidigitation.

1948 : Humanités gréco-latines, à l'École Moyenne et à l'Athénée Royal de Liège. Vers l'âge de 16 ans, il publie ses premiers poèmes dans la revue de l'Athénée, *Contacts*.

1954 : Fréquente la Faculté de philologie romane. Mais il travaille pour gagner sa vie et est contraint d'abandonner les études à la Faculté.

1955 : Entame des études de régent littéraire. Il collabore à la revue *Lettres 55*. Il reçoit les encouragements de Georges Linze et Alexis Curvers.

1958 : Nommé professeur dans l'enseignement secondaire. C'est de cette époque que datent les premiers voyages et les premières rencontres importantes. Supervielle, André Breton, Francis Ponge,...

1962 : Il publie son premier recueil *Ce manteau de pauvreté*, sous le pseudonyme de Jacques Izoard.

1964 : Membre du comité de rédaction du *Journal des Poètes*. Les rencontres et les lectures se succèdent : Zadkine, Octavio Paz, Leonor Fini, Robert Varlez....

Il voyage. Émerveillé par l'Espagne.

*Jacques IZOARD - 6*

1972 : Ce qui sera un événement, il découvre un tout jeune écrivain, inconnu à l'époque, Eugène Savitzkaya.

1972 à 1979 : Création de la revue *Odradek*, il devient aussi membre du comité d'animation de *L'Atelier de l'Agneau*, une maison d'édition qu'animent Robert Varlez et Françoise Favretto.

1979 : il reçoit le Prix de Poésie de l'Académie Mallarmé, au Restaurant Drouant, pour ce qui est, jusqu'à ce jour, le grand livre de Jacques Izoard, ***Vêtu, dévêtu, libre*** publié chez Belfond (1978).

1979 à 1994 : Jacques Izoard anime des ateliers au *Cirque divers* à Liège, est nommé secrétaire des Biennales Internationales de Poésie qui se déroulent désormais à Liège, séjourne à la Villa Médicis, écrit, écrit...

Jacques Izoard est a succombé à une crise cardiaque le 19 juillet 2008.

## ***Bibliographie***

- ***Ce manteau de pauvreté - poèmes et autres récits***, Liège, Éditions de l'Essai, 1962. Coll. *Essai-Poésie*. Préface de Paul Gilson.
- ***Les sources de feu brûlent le feu contraire***, Bruxelles, Société des Écrivains, 1964. Dessin d'Ossip Zadkine.
- ***Aveuglement Orphée***, Paris, Guy Chambelland, 1967. Dessin de Leonor Fini.
- ***Des lierres, des neiges, des chats***, Bruxelles, Henry Fagne, 1968. Dessin de Robert Varlez.
- ***Un chemin de sel pur*** (suivi de) ***Aveuglement Orphée***, Paris, Guy Chambelland, 1969. Lithographie de Leonor Fini.
- ***Le papier, l'aveugle***, Liège, Éditions de l'Essai, 1970.
- ***Voix, vêtements, saccages***, Paris, Bernard Grasset, 1971.
- ***Des laitiers, des scélérats***, Paris, Saint-Germain-des-Prés, 1971. Coll. G.C. (Guy Chambelland).
- ***Six poèmes***, Liège, Tête de Houille, 1972. Gravure de Robert Varlez.
- ***La Maison des cent dormeurs***, Paris, Gaston Puel, 1973. Gravures et maquette de Starisky.
- ***La Patrie empaillée***, Paris, Bernard Grasset, 1973.
- ***Bègue, bogue, borgne***, Wareme, Éditions de la revue *Donner à voir*, 1974. Couvert. avec dessin de Robert Varlez.
- ***Le Poing près du cœur***, dans *Verticales 12*, n° 21-22, Decazeville, 1974.
- ***Poèmes***, Saint-Gengoux-le-National, Louis Dubost, 1974. Coll. *Fond de tiroir*.
- ***La Maison dans le doigt***, dans *Cahiers de Roture*, n° 4, Liège, 1974.
- ***Poulpes, papiers***, Paris, Commune Mesure, 1975. Gravure de Jean Coulon.
- ***Rue obscure*** (avec Eugène Savitzkaya). Liège, Atelier de l'Agneau, 1975.

- *Le Corps caressé*, Paris, Commune Mesure, 1976. Gravure de Jean Coulon.
- *La Chambre d'Iris*, Awan-Aywaille, Fonds de la Ville, 1976.
- *Andrée Chédid* (essai), Paris, Seghers, 1977, Coll. *Poètes d'aujourd'hui*.
- *Vêtu, dévêtu, libre*, Paris, Pierre Belfond, 1978.
- *Plaisirs solitaires* (avec Eugène Savitzkaya), Liège, Atelier de l'Agneau, 1979.
- *Avec la rouille et les crocs du renard*, dans *Douze poètes sans impatience*, Paris, Luneau-Ascot, 1979.
- *Enclos de nuit*, Senningerberg (Grand-Duché de Luxembourg), Origine, 1980.
- *Langue*, Nantes, Cahiers du Pré Nian, 1980. Sérigraphies de Herman, Bracaval, Boulay.
- *Petites merveilles, poings levés*, Herstal, Atelier de l'Agneau, 1980. Photos.
- *Frappé de cécité dans sa cité ardente*. Liège, Atelier de la Soif étanche, 1980. Illustr. de Lucien Massaert.
- *Le Corps et l'image*. Liège, «Aux dépens de l'artiste», 1980. Eaux-fortes de Jean Luc Herman. .
- *Axe de l'œil*, Herstal, Atelier de l'Agneau, 1982. Dessins de Martin Vaughn-James.
- *Pavois du bleu*, Saint-Laurent-du-Pont (Isère), Le Verbe et l'Empreinte, 1983. Huit dessins à l'encre de Chine de Marc Pessin.
- *Voyage sous la peau*, Nantes, Pré Nian, 1983. Gravures de Bracaval.
- *M'avait il dit*, dans *La Lettre internationale*, n° 16, printemps 1988.
- *Sommeil d'encre*, Ougrée, M25 productions, (1988). Illustr. de couv. de Robert Varlez.
- *Corps, maisons, tumultes*, Paris, Belfond, 1990.
- *Ourthe sourde*, S.L., MYRDDIN, 1991.
- *Poèmes* (avec Andrée Chédid), Épinal, Ville d'Épinal, 1991.
- *La patrie empaillée* suivi de *Vêtu, dévêtu, libre*, Éd. Labor, coll. *Espace Nord*, 1992. Préface de Francis Édeline, lecture de Daniel Laroche.



- *Le bleu et la poussière*, Éd. de la Différence, Paris, 1998, coll. *Clepsydre*. Prix Alain Bosquet, 1999 ; Prix triennal de Poésie, 2001.
- *Du temps où le temps n'existait pas*, Éd. Pittoresques, Bruxelles, 1999. Sérigraphies de Roger Dewint.
- *Hocheporte*, Éd. de la Séranne, Paris, 1999. Monochromes de Jean-Luc Herman.
- *Inouïe nuit*, Éd. de la Pierre d'alun, Bruxelles, 2000. Dessins de Roger Dewint.
- *Pièges d'air*, Éd. Le Fram, Liège, 2000. Dessins de Selçuk Mutlu.
- *Manuel de dessin*, Éd. Textra, Theux, 2001. Linogravures de Kiki Crèveœur et Michel Barzin.
- *Dormir sept ans*, Éd. de la Différence, Paris, 2001, coll. *Clepsydre*. Avec six portraits à la plume par Selçuk Mutlu.
- *Vin rouge au poing*, Éd. L'Arbre à Paroles, Amay, 2001, coll. *L'Orange bleue*, avec des collages d'Odette Blavier.
- *Les girafes du sud*, récit, Éd. La Différence, Paris, 2003. Avec Selçuk Mutlu.
- *La peau qui se déchire*, poèmes, «Aux dépens de l'artiste», Bruxelles, 2003. Avec des sérigraphies de Camille de Taeye.
- *Vain labyrinthe*, poèmes, Éditions Zéphir, Paris, 2004. Sérigraphies de Jean-Luc Herman, reliure de Armand Danze.
- *Bastilles ensevelies*, poèmes, «Aux dépens de l'artiste», Fontenay-sous-Bois, 2004. Gravures de Marion Legoy.
- *Tout mot tu, tout est dit* suivi de *Traquenards, corps perdus*, Le Taillis-Pré, Châtelaineau, 2004. frontispice de Robert Varlez.
- *Propos sur les albums Nuits du peintre Jean Hick et du poète François Jacquemin*, Espace Wallonie, 2004. En collaboration avec Eugène Savitzkaya et Marc Renwart.
- *Poésies. Volume I (1951-1978)*, poèmes, Éd. La Différence, Paris, 2006, coll. *Oeuvres complètes*, sous la direction de Gérard Purnelle.
- *Poésies. Volume II (1979-2000)*, poèmes, Éd. La Différence, Paris, 2006, coll. *Oeuvres complètes*, sous la direction de Gérard Purnelle.
- *Petits crapauds du temps qui passe*, poésie, Atelier de l'Agneau, St-Quentin-de-Caplong, France, 2006. En coll. avec Michel Valprémy. Linogravures d'Élisabeth Batard.

- **Thorax**, poèmes, Éd. PHI -Écrits des Forges, 2007. Illustrations de Robert Varlez

Ouvrages a consulter :

*Verticales 12* - Jacques Izoard, n° 21-22, 1974. Présentation d'Alain Bosquet.

**Jacques Izoard ou la douceur du rêve** par Jean-Claude Legros, Vérités, 1974.

**Resserrement et dispersion**. La poésie de Jacques Izoard. In *Le courrier du Centre – International d'Études Poétiques*, n° 188, 1990.

**Jacques Izoard**. In la revue *Sources* n°6, 1990.

**La patrie empaillée, Vêtu, dévêtu, libre**. Éditions Labor, coll. *Espace-Nord*, 1992.

Ce livre, augmenté d'une préface de Francis Édeline, d'une lecture de Daniel Laroche et de diverses photographies de l'auteur est celui qu'il faut absolument se procurer pour entrer dans l'espace poétique d'Izoard.

## *Textes et analyse*

*La serpe où rouille l'été :  
corps sifflé que je dénude.  
L'épaule accouche. Et les doigts,  
les dix doigts d'hiver déchirent  
ma mante, mon corsage, mon sein.  
Je joue le jeu des toupies  
sur le carrelage des morts.  
Grossesse du tombeau bleu,  
du rat rieur, du gardien d'ivoire.  
Quelqu'un frappe à l'œil :  
est-ce le sosie de paille  
qui vient voir le voyeur ?*

\*\*\*

*Le corps : maison de salive  
où des jambes multiples  
laissent trace, empreinte,  
où des mains de cents doigts  
effleurent le verre mince  
de l'œil ou du poignet.  
Que meure la hâte  
des battements du cœur !  
Que le bon liquide  
circule et soit suave !  
Tout le vêtement des veines,  
cachons-le sous la peau.*

(deux poèmes extraits de *Vêtu,dévêtu, libre*)

## Avertissement

L'analyse proposée fera appel à deux concepts différents.

D'abord, il sera fait état, pour approcher le travail poétique d'Izoard, d'une analyse dite thématique. Y seront ainsi répertoriés les thèmes récurrents dans l'œuvre du poète.

Pour que notre propos soit clairement illustré, nous nous référerons aux deux textes ici reproduits. Cette approche nous est apparue nécessaire, tant l'œuvre d'Izoard est une totalité, une pensée cohérente, mille et mille fois répétée et plus encore, multipliée.

Un second chapitre abordera plus particulièrement le premier texte : *La serpe ou rouille de l'été...* Y seront développées quelques figures de style propres au poète dans ce texte, ainsi qu'une tentative d'interprétation textuelle dont le seul but est d'ouvrir le poème à la lecture.

## I. Une analyse thématique

### 1. LE CORPS

*corps sifflé que je dénude*

Qu'il suffise de souligner dans les deux poèmes choisis les mots afférents au corps, pour se rendre compte de l'importance de celui-ci dans la poétique d'Izoard.

*corps... épaule... doigts... dix doigts... sein... œil...*

*corps... salive... jambes... mains... cents doigts... œil... poignet... cœur... veines... peau*

Ainsi apparaît-il avec «évidence» que l'imaginaire du corps (et le corps imaginaire) envahit les préoccupations d'Izoard.

À ce mot *corps*, il y faut encore adjoindre les mots qui évoquent le vêtement. Le vêtement, cette «rhétorique du corps» dont nous allons souligner quelques aspects.

*mante... corsage... le vêtement*

Cette «*métonymie vestimentaire*» est présente dans l'œuvre entière d'Izoard. Quelques exemples choisis bien au hasard d'un seul livre, *Vêtu, dévêtu, libre* suffiront à nous convaincre d'une telle réalité. Voici :

*mes guenilles, les vêtements bleus, habillons les doigts d'habits de bagnards, tissu mince dans le pied–, etc.*

Il me faut citer ici – à propos du vêtement – cet extrait de *Rhétoriques du corps* (Philippe Dubois et Yves Winkin, Éditions Universitaires, De Boeck, 1988) :

*La figure, le vêtement sont des masques, mais masques investis d'une fonction paradoxale de révélateurs : ce qui, en eux, fait écran démasque. Telle apparaît bien la nature figurale, au fond, du vêtement : il est cette médiation rhétorique qui autorise le discours à toucher au corps, en le voilant : « Tout comme la tenture dissimule et révèle l'escalier dérobé, le vêtement dérobe le sujet.*

Le thème du corps et la fragmentation du corps sont partie intégrante de la démarche poétique de Jacques Izoard.

Daniel Laroche, dont on ne soulignera jamais assez le travail intelligent à propos de cette œuvre, parle quant à lui du corps aperçu, tant il est évident que ces parties visibles du corps sont longuement interpellées par Izoard.

Il évoque à ce propos l'image du *corps morcelé ou dissocié*.

Mais il nous faut le citer encore plus loin : *L'œuvre d'Izoard, à cet égard, se rattache à celles d'un Lautréamont ou d'un Michaux, comme à certaines images de Picasso ou de Bellmer, hantées par la vision du corps tordu, démembré, signe ultime d'un monde qui a perdu, irrémédiablement, son équilibre et son unité.*

Mais s'agit-il vraiment d'une perte d'unité ou d'un temps intermédiaire avant l'unité ?

Et l'on ne peut oublier, à ce moment de réflexion, la pensée présocratique et celle en particulier d'Empédocle d'Agrigente, figure si attachante de la philosophie ancienne :

*Sur la terre poussaient en grand nombre des têtes sans cou, erraient des bras isolés et privés d'épaules et des yeux vaguaient tels quels... (De la Nature)*

Pour clore cette trop brève évocation du corps dans l'œuvre d'Izoard, il me faudrait citer un entretien de l'auteur avec Robert Delieu (RTBF - Le corps humain en poésie et en chanson, 1988) :

*Je considère le corps, dit Izoard, comme une espèce d'usine intérieure avec des organes, des rouages, des machineries qui fonctionnent sans arrêt... mais aussi comme une espèce de vaste pays perpétuellement à découvrir, et là aussi ça me paraît tout à fait intéressant au niveau de l'écriture. D'une certaine manière, on ne s'habitue jamais à son propre corps.*

## 2. LES OBJETS

L'œuvre d'Izoard fait aussi une constante référence aux objets. Par les quelques objets cités dans ces deux poèmes, il nous sera possible de traverser deux domaines qui hantent la pensée du poète.

Les objets contondants et les objets de l'enfance.

*la serpe... des toupies  
le verre mince*

### a. Les contondants et autres objets de délit

Au morcellement du corps se joignent les objets du délit. Cités au hasard du livre : *aiguilles, clous, les bouts de bois, dague, l'épieu, les épines*, etc.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, la *violence* d'Izoard, si violence il y a – ce dont je ne suis pas convaincu – cette violence est *douce violence* par le mot et dans le mot.

## b. Les objets de l'enfance

Dans le fragment cité, *Toupie*. Mais ici encore, avec d'autres objets du quotidien, des objets ronds, on trouve dans l'œuvre d'Izoard une panoplie de jouets.

Citons en vrac : *la toupie, les billes, le bilboquet, la locomotive...*

## 3. LES MICROCOSMES

Si la poétique d'Izoard est œuvre de morcellement et de fragmentation, elle s'organise également autour de ce qu'on pourrait aisément appeler les «microcosmes izoardiens».

Dans les textes choisis, *Trace, empreinte, verre mince*, sont autant d'allusions aux mondes miniatures qui hantent la pensée du poète.

Dans l'œuvre, nombreux sont les exemples, des objets minuscules du monde animal et végétal, où la réduction opère une fascination évidente aux yeux du poète et du lecteur. Une approche psychanalytique d'une telle œuvre apporterait d'ailleurs quelques éclaircissements sur la démarche poétique d'Izoard. Et il serait bien intéressant d'y aller voir un peu plus loin – mais cela dépasserait le cadre de cette trop brève étude – sur les rapports qu'entretient le poète avec l'enfance et avec sa propre enfance.

Quelques exemples de ces microcosmes :

*petits chapeaux de paille, ma poupée minuscule, mille très petits jardins de Liège, des nains, petite serre des vélos, très petit ermitage, se rétrécit la serre de l'œil, leurs membres courts,*  
et cette dernière phrase : *Je longe un jardin minuscule, un jardin de puce. Et c'est l'averse dans le mille. C'est le jardin du dé.*

Ces quelques exemples sont extraits du tout premier poème en prose de *Vêtu, dévêtu, libre* intitulé : *Jardins minimes*.

Jacques Izoard habite encore «les jardins minimes» de son enfance, de son être profond et nous donne ainsi à lire la pureté de l'enfance, le grand rêve jamais achevé de l'enfant ; il nous donne le regard du «rêveur éveillé».

#### 4. LA FASCINATION DU BLEU

L'un des recueils d'Izoard s'intitule *Pavois du bleu* et c'est bien de pavois du bleu qu'il s'agit lorsqu'est évoquée la poésie d'Izoard.

Le monde d'Izoard est obsessionnel à souhait. Avec le corps et le microcosme, le bleu est une figure qui traverse constamment son poème.

Bleu ? Le bleu adjectif, le bleu nom commun masculin. Le bleu du ciel sans nuages, le bleu du conte de fées (les contes bleus), le bleu de la colère et du sang (colère bleue, peur bleue). Parfois aussi, le bleu de « n'y voir que du bleu ».

Lorsqu'on lit attentivement les tables de matières, on s'aperçoit tout de suite que de longues séquences, poèmes en prose ou en vers, font, dans plusieurs ouvrages, référence au bleu. Citons au hasard : *Ourdir le bleu* (in *La patrie empaillée*), *Le bleu mat* ou *Bleu Malo d'un dormeur de passage* (in *Vêtu, dévêtu, libre*) ou encore, *Petit lyrisme bleu* (in *Corps, maisons, tumultes*).

Autant de bleu qu'il nous est possible de voir, de sentir et toucher. Car la poésie d'Izoard possède cette faculté unique et bien rare d'éveiller en nous, lecteur, une suite importante de sens. Le mot izoardien opère une fascination telle sur le lecteur, qu'il l'emporte au même instant dans différents mondes de « sens ».

*Nous écrivions le bleu dans nos cahiers*, écrit le poète.

#### 5. AUTRES THEMES RECURRENENTS

Nous évoquerons ici quelques thèmes qui participent à ce monde obsessionnel d'Izoard et qui font de cette poésie une démarche unique et si fascinante.

- Le paysage

Toute l'œuvre d'Izoard est parcourue d'évocations tantôt évidentes, tantôt cachées, de régions aussi différentes que la Wallonie ou les Asturies pour ne citer que celles-ci.



Liège, les campagnes avoisinantes et l'Ourthe sont de nombreuses fois évoqués. Qu'il s'agisse d'un mot patois, d'un nom de lieu, de métiers ancestraux, etc. On lira à ce propos, le poème admirable de sensation, d'émotion où Izoard dit *La Batte*, marché de Liège bien connu.

Une étude qui aborderait les rapports du poète avec sa ville serait également révélatrice de la démarche d'Izoard. Mais, sans ouvrir aujourd'hui cette réflexion, qu'il me soit simplement permis de poser ici où là quelques bornes, et de citer ces deux courts extraits de *Petites merveilles poings levés* :

*Quelle est la réalité de la ville dans laquelle vit le poète ? Adapte-t-il celle-ci à la vision personnelle qu'il en a ? Ou, au contraire, s'y fabrique-t-il lui-même une vie propre ? Change-t-il sa ville ou est-ce la ville qui le transforme ? Ma ville me plaît là où elle est dérisoire et quelconque, banale peut-être, banale justement. Dirai-je « chargée d'humanité » ?*

Et ce petit recueil se termine par ces quelques phrases : *Que le poème accueille le paysage d'aujourd'hui, d'où qu'il soit, dans sa diversité, dans son chatolement, dans sa pauvreté, dans sa simplicité, là où les hommes vivent, là où les hommes sont absents ou rares. Et lui restitue son intégrité native. Le poète est celui qui ouvre les yeux.*

Mais plus encore que la ville et son cœur, c'est la périphérie, le pourtour et les environs qui fascinent Izoard.

Autre fascination aussi, pour l'Espagne et tout particulièrement les Asturies. On se souviendra du très beau livre écrit avec Savitzkaya *Rue Obscure* qui trouve son origine dans un voyage aux Asturies.

- Les nombres.

Alors que l'œuvre d'Izoard s'attache bien souvent à dire les petites choses, le réduit, on trouve dans tous les ouvrages publiés un référent important et fréquent aux nombres, qu'il s'agisse des nombres cinq ou dix, cent ou mille.

Dans les textes qui nous servent de « prétextes », citons *les dix doigts d'hiver, des mains de cents doigts*.

Ailleurs les exemples foisonnent :

*Dix poèmes sourdant du mot « poème ». Dix embellies. Dix doigts divers. Dix langues prononçant dix fois le mot « poèmes ».*

- Les métiers, le sommeil, les voyeurs sont également omniprésents dans l'œuvre d'Izoard.

## II. Lire un poème d'Izoard

### 1. Orientations générales et géographies d'un poème

Il est périlleux, voire illusoire, de faire un choix et une analyse d'un poème, lorsqu'est évoquée la figure poétique d'Izoard.

Car ici, plus que partout ailleurs, la totalité pensante – notion importante dans les livres d'Izoard – imprègne tellement l'œuvre du poète, qu'il est vain d'y opérer une quelconque fragmentation.

Chaque poème paraît écrit à sa juste place et semble former, avec les autres poèmes et textes en prose, un ensemble unique dont le morcellement est dangereux.

Le poème choisi apparaît comme le premier poème d'un ensemble intitulé : ***Ou cytise ou cycliste***, l'une des nombreuses sections – plus d'une trentaine – que compte le livre.

Un poème sans titre propre, une lecture arbitraire.

### 2. De la syntaxe à l'architecture d'un poème

Le poème d'Izoard apparaît, et ce dans l'ensemble de l'œuvre, de facture généralement brève. Une douzaine de vers, comme s'il s'agissait toujours de petits objets déposés sur la page blanche ; objets minuscules comme peuvent l'être les boîtes à bijoux ou à secrets.

Ces vers concis voisinent avec quelques fragments de prose, ponctuant de la sorte deux mouvements d'une même respiration parfois courte, parfois plus longue.

Dans le poème ici cité, 12 vers que nous numérotions de 1 à 12.

La concision se retrouve également dans le vers lui-même.

La métrique est irrégulière, mais il faut signaler dans ce texte, une prévalence du rythme de 7 syllabes (7 fois dans le poème dont les 4 premiers vers)

La rime en fin de vers est quant à elle inexistante. Mais c'est d'une autre rime que se nourrit la poésie d'Izoard, à savoir la répétition des sons dans le poème.

Ainsi dans le texte : ...où rouille...

*la serpe ...siffle*

*les doigts, les dix doigts...*

*ma mante...*

*mon corsage, mon sein...*

*je joue le jeu...*

*rat rieur...*

*...vient voir le voyageur?*

On l'aura aisément compris, l'architecture visuelle chez Izoard, se double constamment d'une architecture acoustique faite de sons qui se répètent et se répètent à l'infini des poèmes.

La concision évoquée plus haut se retrouve également dans la phrase. Six phrases ponctuées par points ou point d'interrogation, elles-mêmes divisées à deux reprises par les deux points.

Tout cela nous fait évoquer encore ces jardins minuscules d'Izoard, ces microcosmes du poète, jusqu'au morcellement, jusque dans la fragmentation.

Ce morcellement agissant également dans la phrase, le V 3 comporte ainsi deux fragments de phrases différentes.

### 3. Quelques figures de style

On trouvera ici quelques figures de style qui font la richesse, la complexité, le foisonnement unique de l'œuvre d'Izoard.

La paronomase, figure où l'énoncé progresse sur une base phonétique et non de sens. Cette figure, propre à briser le sens de la phrase, est capitale dans le travail d'Izoard.

Dans le texte : *Le rat rieur*.

Un exemple parmi des centaines dans *Gorgeons-nous de cent vocables* : *Bolet, Bolland, Bolsée, Bomal, Billevesée. Bilboquet de sureau. Belladone. Belle-fleur... (Corps, maisons, tumultes)*.

L'hypallage, procédé par lequel on attribue à certains mots d'une phrase ce qui convient à d'autres.

Ainsi, dans le poème : *la serpe où rouille l'été*.

Il nous faut cependant faire quelques remarques à ce propos. Car, si la serpe rouille, et non pas l'été, on peut imaginer sans peine un temps qui serait celui de l'automne où les feuilles *rouillent*, où l'été serait rouillé par le temps écoulé...

Là réside la magie infinie du poème !

### 4 L'interrogation, une figure chez Jacques Izoard.

Si, dans le texte proposé, l'interrogation n'est évidente qu'une seule fois (*est-ce le sosie de paille qui vient voir le voyageur ?*), son œuvre, par contre, est truffée d'interrogations comme autant d'interpellations lancées au lecteur.

Interrogations jamais suivies d'une quelconque ébauche de réponse. Car les poèmes d'Izoard sont de ceux qui ne prétendent donner aucune vérité, aucune réponse. Ils sont là, de la façon la plus abrupte qui soit, celle qui convient le mieux à susciter l'éveil, l'émotion vraie.

*Je ne veux désormais que poser les questions : pourquoi la rose légère dort-elle sous la paupière ? Pourquoi le sel aime-t-il l'ongle menu ? Pourquoi*

*le sang tout neuf habille-t-il ma colère ? Pourquoi le dé à coudre contient-il l'océan ?* (in *Vêtu, dévêtu, libre*, p. 19.)

## 5. Une interprétation hasardeuse

Le poème d'Izoard résiste à l'analyse rationnelle. Le poème est là, monolithe défiant le lecteur et le fascinant à la fois.

Tout au plus est-il permis d'évoquer, dans l'espace qui nous est imparti, quelques pistes où se mêlent le souvenir de l'été et l'automne venu.

Les cinq premiers vers peuvent ainsi évoquer la serpe dégainée un jour d'automne où les travaux de taille sont à réaliser.

Les vers 6 à 9 évoquent un autre espace, un autre lieu. S'agit-il d'un enfant qui regarde la mort ? Qui joue autour d'un cimetière ?

Quant aux trois derniers vers (10 à 12), ils nous entraînent encore dans un nouveau registre qui jalonne les champs ou la mort elle-même, masquée dans la paille ? Quant au voyeur, il se pourrait qu'il soit poète ou lecteur !

Cette approche dangereuse, j'aimerais qu'elle soit ponctuée par une phrase de Jacques Sojcher (in *La démarche poétique*) : *Peu à peu laisser entrer en moi les mots, parcourir l'illisibilité. Ne pas comprendre, être emporté par un rythme. Revenir en arrière, annoter, raturer, encercler. Repartir dans tous les sens... Différer un peu l'obscur...*

Ainsi est ma lecture de Jacques Izoard, cette pensée qui met en œuvre une autre pensée, une autre parole, une ouverture, une faille sur l'inconnu.



## **Choix de textes**

*Évanoui, j'avale un oursin.  
J'avale, évanoui, sa sève et rêve  
de cheveux de femmes, de chevaux.  
Le lait broie ma langue assouvie.  
Avalanche d'arbres, et d'arbres,  
dont le bleu sable fin crisse et crie.  
Je saisis entre mes mains blanches  
la cruche gourmande où gît le vin,  
ventre, hibou, joyau pansu.  
Arbres à veines que l'œil englobe,  
je vous avale et j'avale aussi  
les escargots dont l'haleine  
est un chemin de feu,  
les souches tuméfiées sous l'aisselle,  
et ma verge et la tienne,  
et le tonneau d'eau fraîche,  
prison du soleil noir.*

\*

*Je dis ah ah pour le thé  
palpé loin d'ici,  
sous la langue et le papier.  
Ah pour la fraîche odeur  
de la pluie après la neige.  
Bonjour que faites-vous  
de tant d'arbres dans l'œil,  
de tant de maisons grises,  
et d'une rue si longue,  
d'une voix sans tain,  
décollée ?*

**(Un chemin de sel pur, p. 5 et p. 47)**

*Jacques IZOARD - 24*

*J'enferme dans la bouche de l'Arabe  
le joyau divin, le cœur de l'arbre  
où chante la sève chaude,  
où se parfume un chat royal,  
où le poème étend ses ramures,  
où ma langue se dévêt de ses mots  
pour adorer le dieu muet du rêve.*

\*

*Anses au fond des âmes  
instituant l'exil  
des années lentes.  
Tamis du soleil rouge.  
L'anse est ce sommeil  
où le poisson meurt  
dans les bras d'un enfant.  
Anse d'osier que tu  
noues en toi, noueuse  
artère où coule  
une rivière affaiblie.*

*(Aveuglement Orphée, p. 99 et p. 93)*

*Qui crache dans l'arbre  
devient bleu, pierre comme,  
neige comme, ou dénonce  
la maison d'hiver  
aux fruits traversés  
de couteaux.  
Rien ne rend songeur.  
L'eau ne perd  
jamais patience.  
Rien n'arrondit la laine.  
Le soleil file doux.*

*(Le papier, l'aveugle)*



*Voix gardée pour l'absence,  
je te serre dans mon souffle,  
captive et silencieuse.  
Caressant mes haillons,  
mes meubles, mes papiers,  
ma main devient l'aile,  
effleure l'œil et la lèvre.  
Et chaque objet libère  
son double en mon regard.*

\*

*Où je fus, je suis.  
Je suis palpé. Je suis ortie.  
Bel objet de lin bleu.  
Que sais-je ? Un seul fracas.  
De lumineux que j'étais,  
sourd je deviens.  
Les ardoisiers aveugles  
ont besoin du chemin  
de ta langue à la mienne.*

\*

*Je ne sais rien de ceux qui,  
de ceux que, de ceux qui,  
ouvriers blancs du Nalón purifié,  
travaillent ici,  
de ceux que le Nalón noircit  
de sa poussière sombre.  
Mais la lumière des lampes  
que Paco entretient,  
brûle, insoutenable.*

\*

*Je dors sans oublier  
que ma langue est vivante,*

Jacques IZOARD - 26

*drue en son opacité.  
Quel mot la touche,  
bogue ou phallus,  
quel feu la troue ?  
Gorgée de bleu sec,  
déchirée de phalènes,  
je la disais scellée,  
inerte en la bulle  
d'une seule parole.  
Ma voix la garde  
en son pouvoir.*

(*Voix, vêtements saccages*, p. 7, 24, 50, 104)

*Femme connue  
dont la. La femme  
inventée là où  
tu es nu.  
Quel verger Rilke.  
Que digérer  
quand tout blesse ?  
L'estomac, le pal,  
l'aiguille,  
les aiguilles  
m'encombrent.*

\*

*Et rappelle la suie,  
comme un monceau, un espace  
où nous pourrions  
boire ou nous vêtir ensemble.  
L'enfance est un hiver  
serré dans ma cheville,  
dont la durée demeure en tout lieu.  
Chiffons et silex annoncent  
le partage du bleu, l'ivraie,*

*le bon blé, les joutes, les liards.  
Ainsi, nul bruit n' atteint  
l'axe de l'œil, l'alphabet.  
La pluie, en sa hauteur,  
maintient le pain léger,  
les orangers, les femmes.  
Les paroles mêmes  
ont le goût du papier.*

**(Des laitiers, des scélérats, p.5 et 45)**

*Qui casse l'eau, casse l'aine  
ou le héron tendu qui grogne  
ou devient fêtu, feu, fille.  
De quel tandem, de quel idem  
garder les nœuds ?  
Noyés sont les conspirateurs  
dès qu'on sonne l'alarme.*

**(Six poèmes)**

*Mort aux voleurs de fruits,  
dès que les vêtements arrachent  
les morts à la rivière.  
Coutre enveloppé de linges.  
J'évoque la basse éclosion  
des œufs d'hiver,  
le dégât sans couleur  
des vergers effondrés,  
la longueur des langues  
et ce que nomment  
la phrase et le chemin.*

\*

*Habiter en soi-même  
demande patience et clarté.  
Où sont les vins, les vêtements ?  
De quelle pluie attendre*

*bonté de fille, de voyage ?  
Demeure allongé, demeure,  
couvert d'empreintes, de traces,  
comme un fardeau léger  
dans ton sommeil de verre.*

\*

*Paralyse l'eau :  
tu seras sans outils,  
sans demeure blanchie,  
sans liens autour du bras.  
Tire l'arbre à tâtons  
vers le ventre où tu dors.  
Les mots sont mécaniques.  
Le vin, dans sa victime,  
s'empare du poing.  
visite l'estomac pâle  
et la maison des guêpes.*

\*

*Étendue du corps  
par où l'on regarde :  
ainsi l'œil, petit appareil,  
fait patte à tout venant,  
lèche le bout du feu,  
l'extrémité de la jambe,  
ou la langue qui appartient  
à ma langue, laquelle  
est dans la langue du gel.  
Tire vers toi l'échelle, oublie  
le nom des doigts,  
l'œil-index, l'œil-pouce,  
enveloppe de bordeaux  
tout le métal des ormes.*

\*

*Coquin vêtu de vert, je t'embrasse en tes balafres, et te crie : scie les mains  
et les sabots, et cherche en ton chien les plumes ennuagées. Viens avec moi : la*

*peau tire les genoux vers les yeux ; je tue le feu, le linge où vit le plat papillon du front, les charbons délavés des veines, les pupilles mates des bambins qui vont à l'école. Et je me dresse, et je hurle à la hâte les indistincts mots du pus noir. Voile, voile l'orage, l'organisation des pas du sable et du bois. Rêveur chaud que la menthe assouvit, vis ici parmi les encres et les chiffons et les fragments de peau ; pulpes, verrières, plantes grasses, émaux n'étoufferont pas la petite femme dans la savonnette.*

**(La patrie empaillée, p. 25, 78, 91, 125  
pagination in Éd. Labor, 1992)**

*Maison est bogue :  
tas de petits vêtements,  
capsules, noix, fourchettes,  
meubles de poupées, carreaux,  
le tout se serre ici,  
presque infime, avec moi.  
Les linges sont roulés  
dans des boules de papier.  
Nulle clef n'est utile.  
On n'entre ni ne sort.*

**(Bègue, bogue, borgne)**

### **Logement de l'œil**

*L'œil loge l'acacia, le vaudou muet des tempes, les clefs hérissées dans leurs étuis, la maison menue et les minuscules escaliers, les onguents sobres et les femmes nerveuses. Œil aigu du siffleur dont le sifflet déchire l'alun d'octobre ou brise l'œil-rouet des étables. Je me souviens de l'œil dans la serrure : longues jambes de femme ou vêtements très fins de lin, d'étoffe anglaise. Une boule de laine, immense, gît à mes côtés, respire dans la chambre à ses côtés, je demeure clos. Je l'aime. Nulle porte, et des murs de chaux. Me voici couvert de poudre vive sous mes multiples peaux.*

*Œil d'ogre incestueux pour le délice des sœurs et des cousins. Œil frelon qu'un dard crève : aiiiiiiiiiii ! Coup de poing énucléé : l'œil nous fige (Adore*

le borgne aux bandeaux bleus). Épée sous les paupières, ou long fil blanc cousu à l'intérieur du corps. Petit œil du phallus au bout de ma langue : un seul serpent de lait paralyse les épaules du voleur et, soudain, s'avance dame Myopie et son bâton blanc : glauque attirail des vapeurs, des brumes, des flous. des douceurs tremblées. Aveugle essaim qui dégorge poissons par milliers ou tombereaux d'aiguilles. Plie la pupille sous l'ongle. Un rémouleur adolescent répand amandes par milliers, un pétale sur chaque œil. Courte vue très douce à portée de bras : le corps qu'on aime, qu'on touche, et c'est toute la peau qui voit le voyeur.

\*

Ville de mille chambres :  
les grands chameaux, le brouillard  
l'enjambent, la dissimulent.  
Cafés bleus du Carré.  
Bon tabac doré de Meuse.  
Pêle-mêle ou mêle-pêle,  
enfants pâles et pierreux :  
voici les teinturiers  
de bon teint, de grand teint,  
de petit teint, les tisserands  
tissant l'escalier de laine.  
de mille aiguilles  
sous la peau, la pluie.

\*

Le corps : maison de salive  
où des jambes multiples  
laissent trace, empreinte,  
où des mains de cent doigts  
effleurent le verre mince  
de l'œil ou du poignet.  
Que meure la hâte  
des battements du cœur !  
Que le bon liquide  
circule et soit suave !

*Tout le vêtement des veines,  
cachons-le sous la peau.*

\*

### **LE BLEU MAT**

*Le bleu du bleu déchire l'ombre  
ou défend l'incisive ardeur du lien,  
du lieu précis et bleu. Bleu mat  
de ce sable, de cette neige. Bleu  
pervers d'un bleu d'outre. Le pal  
très doux, le pal très dur. Bleu  
de l'ombre où déjà j'expire, où  
j'écris bleu d'aube ou de castel.  
Bleu du bleu. Bleu du bleu. Mat.  
Mât mangé de la boucherie. Bouche  
de bleu défunt, de bleu précis.  
Bleu plié, bleu de femme, de femme.  
Je désirais le bleu délice  
d'une rivière au point du jour...  
Et je serrais mes épis, mes tiges.  
Je renonçais à l'herbe, au grave  
instinct d'être seul près du soc.  
Parleur parlant de paroles  
ou de voix tendue de bouche à roc.  
Mais le bleu du bleu effilé  
emporte le bleu mat, le castel.  
Bleu caressé des tempes.  
Bleu au secours du bleu mat,  
de ce bleu bleui de bleu,  
du petit bleu qui court,  
prince d'ibis et de béatitude.*

\*

*Bande l'arc de ta langue  
et prononce « rêveur », « sommeil »,  
dis « jonquille », crie « cagoule » !*

Jacques IZOARD - 32

*Abandonne ta peau  
dans le regard des autres.  
Il s'ensuit la mort belle  
de ce qui nous unit.*

*(Vêtu, dévêtu, libre, p. 160, 163, 173, 194, 225, 256  
pagination Éd. Labor, 1992)*

*Nomme « Vêtement »  
celui qui porte  
un vêtement.  
Vêtement de brume ou de rouille.  
Sous la langue, un os.  
Sous le sang, le sang  
qui s'essouffle et s'amenuise.  
Sous les vêtements,  
nul corps ne vit.  
Ne vit que le vide  
à jamais consumé.*

\*

*Ignore le trèfle, la faucille,  
les petits ongles, les sarcophages  
des momies naines.  
Trace, d'un fin pinceau,  
strates et filigranes,  
ovales et entrelacs  
sur les flancs de la jarre noyée,  
sur la terre battue,  
certitude ultime.*

\*

*Ignore l'autre,  
et tout le corps éperdu,  
de l'épaule à la cheville.  
Que l'obscurité naisse*



*en la bouche close,  
et irradie !  
Que la nuit la plus fine  
s'insinue entre les paupières !  
Éclatera le chaos.*

**(Corps, maisons, tumultes, p. 24, 33-34, 112, 1)**



## Synthèse

Le poème de Jacques Izoard est une longue narration, une fabulation qui ne connaît jamais de fin, une perfection *limpide, brève et infiniment reprise, façon Éluard* pour reprendre l'expression de Marc Quaghebeur dans *Lettres françaises de Belgique* ( 1980).

Dès la publication en 1967 de *Aveuglement Orphée* la plupart des thèmes récurrents de l'œuvre se trouvent déjà ici assemblés.

Ce livre s'ouvre d'ailleurs par cette pensée du poète : *Certains mots, ici, reviennent souvent : c'est qu'ils contiennent, c'est qu'ils traduisent toutes mes métamorphoses ; ils les limitent. Ils servent d'exorcismes.*

Ainsi est déjà soupçonnée la fascination du poète pour le monde des sons, des sens, le corps, le paysage, etc.

*Faut-il toucher avec ferveur  
l'enveloppement des choses,  
ou d'un œil lent surveiller  
le ténébreux élan des plantes ?*

(*Aveuglement Orphée*)

Mais c'est avec *Un chemin de sel pur* que l'œuvre d'Izoard s'ouvre à la plénitude qu'on lui reconnaît aujourd'hui et préfigure ce que sera *Vêtu, dévêtu, libre*. Livre des longues énumérations, où les mots engendrent, comme l'évoque son ami Édeline, *une descendance sonore, quasi buccale*.

Et l'on touche ici l'une des constantes dans l'œuvre d'Izoard, c'est-à-dire, le rôle premier du mot. Ces mots qui tantôt prennent valeur d'objets, de jeu, et tantôt, sont investis d'un pouvoir de sujet. Les mots dans le poème d'Izoard existent ainsi pour eux-mêmes et en eux-mêmes.

La quatrième de couverture de *Voix, vêtements saccage* éclaire à merveille le propos qui aurait voulu être le nôtre dans cette brève

approche, à savoir que : *Les mots appellent les mots, comme parfois, le sang appelle le sang, pour le saccage, ou la vie immédiate. Poèmes de la rupture, où la part de jeu est, de temps à autre, évidente. Certains textes refusent toute lecture : le sens importe peu. D'autres, au contraire à dessein, avec obsession, à travers chatolements et voyelles, visitent les lieux les plus communs...*

Qu'ajouter encore à cette confiance du poète ? Si ce n'est peut-être que ce langage, du dire et du redire, amène ainsi la langue à être elle-même, chargée d'un pouvoir de fascination extrême.

Cette glossolalie (évoquée par Édeline) n'est certes pas sans rappeler le surréalisme dont Jacques Izoard s'est nourri profondément. Mais il n'y a pas de place ici, pour l'écriture automatique ou le hasard. Izoard lui, façonne le poème, filtre les mots, les sons et les odeurs.

Le temps d'écriture sera encore jalonné de livres importants. *La patrie empaillée, Vêtu, dévêtu, libre* ou *Corps, maisons, tumultes* sont autant de livres qui comptent dans l'histoire de nos Lettres.

D'autres livres paraissent entre-temps, chez des éditeurs-artisans du livre ; livres rares où la sensualité du poète s'exprime jusque dans le choix du papier et des caractères d'imprimerie. Citons au hasard : *Langue, Pavois du bleu*, etc.

On ne peut en finir avec cette trop brève traversée d'Izoard, sans évoquer ce que je tiens pour le livre des livres chez le poète, celui qui fait d'Izoard le sorcier et le sourcier : j'entends par là, cet admirable *Vêtu, dévêtu, libre*. Il me faut impérativement revenir quelques moments à ce livre, car s'y trouvent cadastrés toutes les mythologies, tous les fantasmes et obsessions du poète. S'y trouve ainsi rassemblée toute la démarche poétique d'Izoard.

Textes brefs (une dizaine, voire une vingtaine de vers libres) alternant, ici et là, avec des proses qui sont autant de fabulations et de narrations. Textes de jouissance, textes sensuels, textes sensoriels où le

mot est partie intégrante d'un registre propre, où le mot frôle, pénètre les objets et participe ainsi à la nouvelle naissance des choses.

Dans un entretien avec le poète Christian Hubin, Izoard s'exprime en ces termes éloquents : ... *je vais essayer de construire un texte assez court, qui va me procurer, comment dirais-je, une certaine jouissance immédiate à partir de la page blanche et sans penser au lecteur...*

Jouissance et jouissance obsessionnelle. Obsession des mots et de la couleur (le bleu). Aux thèmes déjà étudiés, il faudrait ajouter la maison, la chambre et la bouche. Autant de lieux clos et ouverts qui ne sont pas sans rappeler l'utérus originel et maternel.

Izoard, c'est aussi la pérennité du Bleu. Ce bleu matériel et physique des monochromes de Yves Klein qui y voyait *le déchet et le sang coagulé*. Bleu aussi de Miro qui évoque les rêves (*Ceci est la couleur de mes rêves* écrit le peintre), le Bleu de Matisse... Cette profondeur bleue dont parlait Bachelard, etc.

Mais comment entrer dans le poème d'Izoard ? Peut-être ne faut-il jamais y pénétrer, mais rester au-devant, et peu à peu, laisser les mots venir à soi, car *le poème conduit, confusément, vers ce que l'on est*.

À lire Izoard, un voyage commence qui *conduit au vertige des cerfs-volants, des fées*.

Yves NAMUR